

exceptionnel — de découvrir Bataille par le hasard d'un bouquiniste. Et s'il n'est de même plus possible, comme Michel Surya et Jean-Christophe Bailly l'argumentent, d'être radicalement opposé à ce qui s'oppose à nous, s'il faut renoncer à actualiser cet ego, déployer un arsenal offensif à partir du seul nom de Bataille le réduit alors, sans doute, à un « effet ». Seul l'ego de nos aînés demeurerait-il alors ? Empêchant les héritiers de Bataille de s'octroyer la possibilité de reconnaître leurs ennemis, et de les contredire par le discours qui convient. Il ne resterait de lui que des cendres, des traces à peine encore magiques à force d'avoir été frottées à l'air du temps ; toutefois, préserver des ruines ne laisse pas d'interroger l'efficace des symboles. Ma génération est née et a grandi à partir de ces traces, au bord du gouffre ouvert par la destruction du sujet. Pour imiter Philippe Sollers ici : « Pendant que Sollers publiait les "Thèses générales", je naissais. » Ça n'est pas rien. La postérité de Bataille participe d'un souci de soi et renvoie chacun à son propre apprentissage intellectuel, à son propre mûrissement (devenir plein de soi, en même temps que circulent les idées et les désirs).

Ces revues continuent à exister (même mortes), mais sait-on sur quel fond communiquer avec elles ? Elles-mêmes ont sans doute, malgré qu'elles en aient, mis en place des codes de reconnaissance (l'acte de fonder une revue pourrait en être). Si tout n'est pas clair, il faut retourner à la source. Avons-nous changé d'époque ? Et à quels prix ? Le mieux, pour le savoir, est de revenir à ce qu'elle fut, et même avant. Ainsi, Bataille a écrit, Bataille est mort, Bataille est un mort contemporain. Comment ne jamais achever ce que l'on a à dire et le faire venir en son temps ? Il s'agit de continuer à partager ses questions²⁷. Nous les avons posées sur le fond de notre lecture de Bataille, et c'est à travers elles que les revues vont dialoguer entre elles.

Cécile MOSCOVITZ

27. *Lignes* a fait paraître en épigraphe de ses premiers numéros cette citation de Bataille : « Nous avons cessé d'être à la hauteur des vérités premières, mais elles ne cessent pas d'être pour autant. »

Philippe Roger

UN ESPACE-TEMPS POUR LES LIVRES

Dans votre éditorial du numéro 588 (mai 96) de Critique, vous entendez continuer « dans la fidélité au projet édicté en 1946 par Georges Bataille : "Critique publiera des articles sur les livres et les articles paraissant en France et à l'étranger. Ces études dépassent l'importance de simples comptes rendus. A travers elles, Critique voudrait donner un aperçu, le moins incomplet qu'il se pourra, des diverses activités de l'esprit humain dans les domaines de la création littéraire, des recherches philosophiques, des connaissances historiques, scientifiques, politiques et économiques" ».

Que reste-t-il, selon vous, de la revue de Georges Bataille ? Quelle place a-t-elle aujourd'hui, dans une époque si différente de celle qui l'a vu naître ? Et comment expliquez-vous sa longévité ?

« Ce qui reste » de la revue de Georges Bataille ? Vous venez de l'énoncer vous-même. C'est son projet fondateur, tel que vous le rappelez. C'est l'idée de départ, maintenant avérée, enrichie d'une histoire. Il lui « reste » donc l'essentiel : sa raison d'être, que résume bien son sous-titre : « Revue des publications françaises et étrangères. »

Ce qui m'amène à la deuxième partie de votre question. En ce qui concerne des revues comme *Critique*, je ne crois pas qu'il faille exagérer la différence des époques, ni se lamenter sur les malheurs du temps. La diffusion des grandes revues intellectuelles (à de très rares exceptions près) a toujours été faible et quantita-

tivement négligeable, comparée à celle des livres, des journaux, plus récemment des magazines. Le fossé est aussi vieux qu'Emile de Girardin et il n'est guère plus profond aujourd'hui qu'hier ou avant-hier. Ce qui a changé, c'est notre perception. On concevait fort bien, naguère, qu'une publication menée avec quelque exigence et un brin de sévérité dût se satisfaire d'une audience choisie et limitée. Qui ose aujourd'hui revendiquer cette orgueilleuse modestie ? Nous sommes tous, avouons-le, obnubilés par les gros bataillons : empires de presse et tirages monstres. Mais pour ne parler que de *Critique* et en parler très concrètement, il faut commencer par rappeler qu'au début des années 50, lorsqu'elle trouve auprès des Editions de Minuit et de Jérôme Lindon son port d'attache définitif, la revue de Georges Bataille a une diffusion sensiblement égale à celle du dernier exercice (juin 1997-juin 1998). Il y a là un maintien assez remarquable, si l'on tient compte du fait que l'après-guerre est un âge d'or des revues.

Or la longévité de *Critique* n'est pas, je crois, un simple phénomène de survie sur la vitesse acquise. Il ne s'agit pas d'un de ces cas de « permanence dans l'être » dont les institutions culturelles françaises offrent tant d'exemples.

Le projet de *Critique* n'est pas périmé : telle serait ma réponse à la troisième partie de votre question. Son existence est une réponse continuée, et même un peu têtue, à un besoin qui est resté foncièrement le même. Tel est le secret de sa longévité, secret de Polichinelle. Tout le monde le sait : la France ne manque pas de bonnes revues de vulgarisation (ni le mot ni la chose n'ont pour moi la moindre nuance péjorative) ; elle a des revues savantes de toute première qualité et qui reçoivent de par le monde l'accueil qu'elles méritent. Mais elle n'a rien au quatrième sommet du carré. Pour le dire vite, elle n'a ni *Times Literary Supplement*, ni *New York Review of Books*... Nous occupons (avec des moyens éditoriaux et financiers infiniment plus modestes que nos homologues de Londres ou de New York) cette case vide sur l'échiquier des publications françaises : la recension approfondie des livres les plus divers, menée de manière très personnelle par des auteurs qui voient dans ces ouvrages, « difficiles » ou non, des avancées importantes du savoir et de la réflexion, ou des formes nouvelles d'expression et de création.

Il faut ajouter ici un trait important. L'après-guerre a été, je le

disais à l'instant, un moment faste pour les revues. Ce fut aussi un moment très politique et, il faut bien le dire, d'une politique très manichéenne. La position de *Critique*, à cet égard, fut d'emblée originale, non conformiste, « réfractaire » (c'est le mot qu'emploie l'historien Tony Judt pour décrire la personnalité singulière de Bataille dans le champ intellectuel). Au sommaire des premiers numéros, des marxistes patentés côtoient des gaullistes avérés. Se mêlent les noms de Raymond Aron, Roger Caillois, Georges Friedmann, Jacques Prévert, Denis de Rougemont et Alexandre Koyré. A aucun moment la revue n'est liée à un courant philosophique unique, ni à une option idéologique particulière. Nul doute que ça n'ait été, à court terme et dans le contexte de l'après-guerre puis de la guerre froide, un sérieux handicap. A long terme, tout aussi clairement, ce refus de s'identifier à une cause, à un mouvement ou à un moment est devenu une force. Plus intemporelle ou plus « intempesive » que certaines de ses consœurs, *Critique* a peut-être, pour cette raison même, moins senti le passage du temps. Donc moins vieilli.

De quelle façon s'est faite la transmission Jean Piel-Philippe Roger ? Y a-t-il eu quelque chose de transmis ?

C'est une question bien difficile, puisqu'elle touche aux rapports personnels, mais aussi imaginaires, que l'on peut entretenir avec un « aîné » pour qui l'on ressent admiration, affection, complicité, reconnaissance, et bien d'autres choses sans doute. Je reprendrais volontiers le mot si juste de Barthes, parlant de Gide comme figure fantasmagorique de l'écrivain : « Tel je le vis réellement, un jour de 1939, au fond de la brasserie Lutétia, mangeant une poire et lisant un livre... » Jean Piel a sans doute été pour moi (et d'autres que je connais) une telle figure fantasmagorique. C'était un plaisir, ressenti comme un honneur aussi, de déjeuner avec lui, d'être interrogé par lui, de recueillir ses anecdotes et ses avis. Ce sont une manière d'être, une esthétique et une éthique, qui se transmettent dans une telle fréquentation amicale. Encore qu'il y ait peut-être là plus d'imprégnation que de transmission.

Voilà pour l'histoire fantasmagorique. Mais le mot *transmission* a également une lourde charge patrimoniale. Et votre question porte sans doute aussi sur la manière dont j'ai succédé à Jean Piel. Après sa mort, en 1996, le Conseil de rédaction de *Critique*

s'est réuni à l'initiative de Michel Deguy. La question était posée de l'arrêt pur et simple de la publication, ou de son maintien. Il s'est trouvé une majorité de voix pour souhaiter la continuation. Proposition m'a été faite, à l'issue de cette réunion, de prendre la responsabilité de la revue en m'entourant d'un nouveau comité. Jérôme Lindon a bien voulu nous faire confiance. Nous nous sommes mis au travail avec Isabelle Chave, responsable d'édition, dont le dévouement et l'esprit d'initiative avaient permis à *Critique* de continuer à paraître, dans des moments douloureux et incertains. Deux ans et demi ont passé en un clin d'œil. La revue va et va bien, si j'en juge par les réactions de la presse (qui a rendu compte avec générosité de nos spéciaux de 1998 : « Jardins et paysages » et « Les Classiques décoiffés ») et par l'augmentation considérable (à notre échelle) des ventes au numéro.

Comment comprenez-vous le titre de la revue ?

Dans la première mouture du projet conçu en 1946 par Georges Bataille, avec Maurice Blanchot et le journaliste économique Pierre Prévost, *Critique* devait s'appeler *Critica*. Les bibliothécaires aiment le latin et les neutres pluriels : *Varia*, *Marginalia*, et *cetera*... Elle a paru, et c'est sans doute mieux ainsi, sous son titre français. Qui pour moi sonne grec. *Critique*, la revue du *krinein*, du jugement en tant qu'il est discernement. La revue qui passe au crible, au tamis, qui cherche les pépites et laisse couler le reste. La revue qui extrait l'or des livres. C'est évidemment une image idéale, romanesque. On sait que la vie des chercheurs d'or, dans la réalité, est exempte de paillettes.

Vous avez connu Critique en tant que lecteur, en êtes collaborateur depuis 1977, vous en êtes maintenant directeur : Comment passe-t-on d'un rôle à un autre ? Qu'est-ce qui a changé dans votre vie d'intellectuel depuis que vous avez pris la direction de Critique ?

Par surprise. Par un enchaînement d'étonnements. L'étudiant lecteur de *Critique* (c'est du moins mon expérience) ne s'attend pas à y être un jour publié — même s'il l'espère obscurément. La « première fois », je veux dire : la première parution, est toujours

vécue comme un petit miracle et aussi comme une espèce de révélation. Voir les fameuses variations de Proust dans la *Recherche* sur l'article du *Figaro*... On ne change pas de rôle, mais de nature. On devient papillon, si j'ose dire, et oublieux de la chrysalide. Mais voici qui donnera peut-être une idée du respect que je portais à *Critique* : il a fallu que j'aie publié mon premier livre, sur Sade, pour oser envoyer un article à Jean Piel, que je n'avais jamais rencontré. L'article de 1977 auquel vous faites allusion portait sur *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes et, d'une certaine manière, sa publication dans *Critique* a été le premier geste vers un livre, sur Barthes, que je ne savais pas encore que je ferais. C'est un rôle essentiel de *Critique* — et que j'entends bien réaffirmer — que d'être la revue des commencements, des premiers pas.

Le mot *rôle* convient mieux, sans doute, à mon avatar actuel : celui de directeur. L'élément de surprise est tout aussi central. Infinie surprise de l'appel que je reçois, tard le soir, me demandant si je suis prêt à tenter l'aventure. Surprise sans cesse renouvelée, je l'avoue (je ne devrais pas, peut-être) de voir les numéros de *Critique*, mois après mois, se faire, prendre forme, exister enfin, au milieu de mille traverses.

Ce qui a changé pour moi comme « intellectuel », me demandez-vous ? Je suis tenté de dire : rien. Je continue à faire mon métier de chercheur et d'enseignant comme *avant*. La seule différence (elle n'est pas toujours facile à vivre), c'est que je passe à lire (des manuscrits, des livres parfois éloignés de mes préoccupations personnelles) beaucoup de temps que j'aurais passé autrement — à écrire, par exemple.

On sait que Jean Piel avait une façon de diriger très individuelle. Quel type de directeur êtes-vous ?

Jean Piel avait, en effet, un style très personnel de direction. Il préférerait les tête-à-tête aux réunions. On a souvent souligné qu'il avançait à l'estime, au flair, à l'intuition et sans avoir peur d'assumer ses goûts ou ses dégoûts. Il faudrait ajouter qu'il ne le faisait pas sans avoir beaucoup écouté, beaucoup *consulté*, comme on dit pour la formation des cabinets ministériels. Ses rencontres multiples et en même temps très cloisonnées faisaient de lui le centre d'une toile subtile d'informations, dont l'étendue

restait invisible même aux proches, parce qu'il avait su la tisser dans des milieux et des générations différents. C'est un beau modèle — mais qui ne me paraît pas imitable, pour de multiples raisons. Autant je me crois capable (je ne voudrais pas que cela sonne présomptueux) de fidélité à l'esprit de *Critique* et à une certaine exigence que j'y ai toujours aimée, autant je me sais dépourvu de cette autorité particulière qui donnait, à Jean Piel, sa présence dans la revue dès les origines et l'extraordinaire expérience d'une traversée de plusieurs décennies intellectuelles à un poste d'observation privilégié — sans parler des liens intimes, familiaux avec le fondateur Georges Bataille. Non pas élevé dans le sérail, l'image ne convient ni à la revue ni à sa propre carrière de haut fonctionnaire. Disons plutôt qu'il avait grandi *ad sanctos*, au contact étroit de la divinité tutélaire. Et quoi de mieux qu'une telle autorité, de type « mana », quand elle s'accompagne d'élégance et d'humour ?

Il faut avouer qu'après cela, ma direction est bien laïque. D'emblée, il m'a paru inconcevable d'accepter seul une responsabilité comme celle de diriger *Critique*. Mais à vrai dire, le mode de fonctionnement collectif qui est le nôtre n'est peut-être pas si différent qu'il y paraît de ce qui se passait, par exemple, dans les années 70. Les archives de la revue portent témoignage des nombreuses demandes d'avis adressées par Jean Piel à Barthes, Foucault, Michel Deguy, et de leurs réponses, précises, détaillées, argumentées, sur tel ou tel manuscrit. Ce qui s'échangeait par écrit s'échange aujourd'hui oralement, une fois par mois, autour d'une table (et de quelques bouteilles).

Comment fonctionne votre conseil de rédaction ? Qu'est-ce qui relie entre eux les membres de ce conseil ?

Le conseil de rédaction est un groupe restreint, condition sine qua non de son efficacité. Outre Isabelle Chave, déjà nommée et moi-même, il comprend Marc Augé, Françoise Balibar, Danièle Cohn, Antoine Compagnon, Yves Hersant, François Jullien, Alain de Libera et Pierre Birnbaum. A vingt ou trente, on peut faire un banquet ou un colloque, mais non préparer des numéros, ni discuter des manuscrits. Nous nous réunissons une soirée par mois, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, autour de diverses victuailles.

Et des bouteilles déjà mentionnées : un très bon côtes-de-bourg, offert par notre mécène, Emmanuel Grillet. (Il est à ce jour notre seul mécène, mais nous sommes disposés à étudier avec la plus grande bienveillance toute proposition qui lui ferait perdre cette position de monopole.) C'est très amical, mais aussi très studieux. Car il faut répartir les textes arrivés à la revue ; écouter les lecteurs rendre compte des articles reçus dont ils avaient la charge ; essayer de repérer les livres parus ou à paraître qui devraient faire l'objet d'une recension ; réfléchir à des commandes éventuelles ; choisir les thèmes et monter la maquette des futurs numéros spéciaux. C'est beaucoup de besogne pour des réunions de trois heures, trois heures et demie.

Il est très difficile de dire ce qui relie les membres de ce conseil entre eux : il faudrait le leur demander et sans doute chacun donnerait-il une réponse différente. Point important : ce n'est pas une « bande » préexistante. Plusieurs des membres se sont rencontrés pour la première fois lors de la première réunion. J'avais moi-même avec ceux et celles qui ont bien voulu me rejoindre des relations qui allaient de l'amitié ancienne à la connaissance récente et même à l'absence totale de relations préalables. J'ai parié sur des affinités, en même temps qu'évidemment je souhaitais m'appuyer sur des compétences et des talents dont il ne m'appartient pas, ici, de faire l'éloge. Il serait naïf de prétendre échapper à toute endogamie intellectuelle. Et je n'ai rien contre les amis de trente ans — au contraire. Mais je crois aussi qu'une trop longue familiarité nous fait trop semblables, comme ces moines du même couvent dont parle Diderot et qui prennent l'esprit de la ruche. Il m'a semblé qu'il fallait de l'aléatoire et du risque dans la composition du groupe.

Sur quels critères se choisit un article pour Critique ? Contre quoi, par exemple, faites-vous barrage ?

Le premier critère est très simple. Il est aussi éliminatoire. L'article proposé doit prendre pour point de départ un ou plusieurs livres récents. Pour certains « spéciaux », cette règle peut être levée, comme dans notre récent numéro d'hommage à l'œuvre de Claude Lévi-Strauss (janvier-février 1999).

Quant à « faire barrage »... La réunion du conseil de *Cri-*

tique, ce n'est tout de même pas la bataille des Thermopyles. Et notre rôle n'est pas tellement d'arrêter les Barbares (qui nous envoient rarement leurs manuscrits) que de choisir ce qui mérite d'être imprimé sous notre couverture. *Critique* n'est pas « engagée » au sens traditionnel du mot, elle n'a pas de ligne idéologique à « maintenir ». *Critique* n'est pas spécialisée : ce qui veut dire à la fois qu'aucun domaine du savoir n'est hors de son champ et que les articles savants que nous publions doivent pouvoir être lus par quiconque, non spécialiste, s'intéresse au sujet traité. Sur ce dernier point, je sais que nous avons encore des progrès à faire...

Dans le même éditorial, vous donnez à Critique la mission d'échapper « tout à la fois à l'urgence inhérente au journalisme culturel et à l'inévitable spécialisation des revues savantes ». De quels moyens dispose-t-elle pour cela ? A-t-elle encore un rapport spécifique à l'actualité éditoriale ?

Ses moyens matériels sont nuls ou à peu près. Quand avez-vous vu pour la dernière fois un encart publicitaire pour *Critique* ? Mais elle a deux atouts quasi métaphysiques : le temps et l'espace.

Le temps, parce qu'elle n'est pas condamnée à commenter un livre dans les trois semaines qui suivent sa parution. Venir « après coup » n'est pas une si mauvaise chose. Au moins n'est-on pas dupe de tous les « coups » sans lendemain. Il ne s'agit pas de jouer les voitures-balais et nous avons beaucoup fait, depuis deux ans, pour ne pas arriver aussi tard que les Carabiniers de proverbiale mémoire. Mais nous tenons à cette marge, à ce laps de temps favorable à la réflexion comme à l'écriture. Un article tard venu dans *Critique*, s'il est véritablement remarquable, peut donner à un ouvrage délaissé par la critique journalistique une véritable seconde vie (qui est en fait sa première vie publique).

L'espace est encore plus important peut-être : nos lecteurs attendent de nous une ampleur du commentaire et une mise en perspective qui « dépasse le simple compte rendu », comme disait Bataille. Qu'il s'agisse — je cite au hasard parmi les parutions récentes — de faire le point sur le débat individualisme-communautarisme ou de tirer le bilan des livres et expositions consacrés en 1998 à Mallarmé, ce n'est pas du tout la même chose de dis-

poser de trois feuillets ou de quinze à vingt pages. Les lecteurs qui nous sont fidèles ou qui, en ce moment, nous redécouvrent, n'aiment ni la pensée jetable ni le zapping conceptuel.

Pour Bataille, le succès de Critique tenait à son caractère « sérieux ». Que devient le « sérieux » dans le monde contemporain ?

Je crois que je viens de répondre par avance à votre question. L'absence de « sérieux » que cette fin de siècle a tendance à confondre avec l'aimable frivolité dont elle est bien incapable, ce manque de sérieux, plutôt, nous paraît distiller un ennui épais. Tout comme l'incitation permanente à être « provoquant » à jet continu fait sombrer les débats « intellectuels » menés ici ou là dans une vulgarité étale. Nous assumons pleinement notre « sérieux ». Sans nous croire pour autant tenus à « faire chiant », selon le mot historique d'un remarquable patron de presse. Où je retrouve Sade : « C'est en n'analysant rien que l'on se prive de toutes les jouissances... »

Avez-vous pensé à la façon dont Critique va célébrer l'an 2000 ?

La seule manière de célébrer l'an 2000 vraiment logique, au nom d'un millénarisme conséquent, ce serait de cesser de paraître. Le Conseil de rédaction n'en a pas encore débattu...

Octobre 1998 *

Philippe ROGER

* Cet entretien a été réalisé avec la collaboration de Sylvie Patron, auteur de *Critique (1946-1996). Une encyclopédie de l'esprit moderne*, IMEC Editions, à paraître en automne 1999.